


# Études sur l'Italie, suite

Antony Deschamps

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

**01**

# ÉTUDES

## SUR L'ITALIE.

Italia mia, benchè il parlar
Sia indarno alle piaghe mortali
Che nel bel corpo tuo si spesse veggio.

### I.

### À Dante Alighieri.

Ôdivin exilé, sur un mode nouveau
Je vais dire aux Français ton antique berceau,
Veille sur moi du ciel dans ce monde où nous sommes,
Car j'ai quitté pour toi le grand troupeau des hommes.
De ta savante main, Dante, conduis mes pas,
Et sous l'ardent soleil ne m'abandonne pas !
Comme tu fus guidé dans ton fatal voyage,
Guide-moi, vieux Toscan, dans mon pélerinage.
L'œil baissé de respect, je tiens ton livre saint,
Et du jonc consacré mon corps est déjà ceint :
Marche donc devant moi, maître et sacré poète,
Et j'entrerai sans peur dans la route secrète.

## II.

À M. Alphonse Pépin.

Le jour des Moccoli, lorsque Rome la sainte
Laisse errer la folie en sa bruyante enceinte,
Ceux de Castel-Gandolphe et ceux de Tivoli,
Portant au pied la boucle en argent mal poli ;
Les filles de Nettune, au corset d'écarlate,
Ornant de médaillons leur sein où l'or éclate,
Et dans un réseau vert enfermant leurs cheveux ;
Et celles de Lorette, où l'on fait tant de vœux ;
Celles de Frascati, dont les beaux yeux, sans voile,
Brillent sous le Panno comme une double étoile ;
Hommes, femmes, enfans, s'avancent d'un pas lent
Vers la nocturne fête et le Corso brûlant.
Alors le ciel s'embrase, et la flamme agrandie
S'étend le long des toits comme un vaste incendie,
Et les Moccoletti courent de mains en mains,
Brillant et s'éteignant ; tel, au bord des chemins,
On voit le vert-luisant, dans la nuit qu'il éclaire.
Paraître ou se cacher au mois caniculaire.

Au milieu du tumulte et des joyeux propos,
Quelques femmes d'Albane, assises en repos,
Semblent, par leur maintien et leur antique tête,
Des déesses de marbre assistant à la fête.
Cependant le temps fuit, la lumière pâlit.
Et la jeune éminente, en regagnant son lit,
Voit à regret mourir le dernier feu. La foule,

Sur la place du peuple, en murmurant s'écoule ;
Les voix sont déjà loin, l'écho n'a plus de sons,
Et les balcons muets ont fini leurs chansons.
Par la lune éclairés, quelques dominos sombres
Dans le Corso désert glissent comme des ombres ;
Mais le saltarello, près du Tibre, a cessé ;
Le jour des Moccoli, tel qu'un rêve, a passé,
Et l'on n'aperçoit plus dans une teinte grise
Que les murs dentelés du palais de Venise,
Et Rome se repose, et la paix des tombeaux
Succède au bruit des chars, à l'éclat des flambeaux.
Et puis le lendemain, sortant de leurs cellules,
Et les bruns Franciscains et les blancs Camaldules
S'emparent de la ville, et leurs yeux pénitens
Disent qu'il faut enfin commencer le saint temps ;
Ils marchent en silence, et la pierre des dalles
Retentit longuement sous leurs larges sandales.
Qui foulent dans ces lieux, la veille profanés,
Et des flambeaux éteints et des bouquets fanés.
Ainsi l'âme s'endort quand sa fête est finie ;
Et soucis et chagrins, à la face jaunie,
Reviennent la fouler dans les sentiers humains,
Comme les pieds pesans de ces moines romains !

*

## 03

III.

À M. Édouard Bertin.

Deux anges du Seigneur, les ailes entr'ouvertes,
Abaissant jusqu'au sol leurs longues plumes vertes,
Marchaient, pour accomplir un céleste dessein,
À côté de Benoît montant le mont Cassin ;
Ils répétaient : Avant que le jour ne décline,
Tu trouveras la paix en haut de la colline.
Or, les moines venaient après le bienheureux,
Le suivant à la file, et se plaignant entr'eux
Que la route était longue, et que c'était folie
De quitter pour ce roc les plaines d'Italie ;
Par Jésus ! que c'était un travail surhumain,
Et qu'il fallait au moins s'arrêter en chemin,
Afin de secouer ainsi, par intervalles,
La poudre et le gravier qui souillaient leurs sandales.
Voilà ce qu'ils disaient, car ils ne voyaient pas
Les deux blancs messagers qui conduisaient leurs pas.
Mais le saint, l'œil au but, ferme dans la carrière,
Montait, montait toujours sans regarder derrière,
N'écoutant ni leurs voix, ni celle du torrent,
De rochers en rochers sous ses pieds murmurant.

Ainsi dans ce chemin qu'on appelle la vie,
L'âme qui veut monter toujours est poursuivie
Par une voix d'en bas, qui lui crie : Où vas-tu ?
Car le monde est débile à suivre la vertu !
Ô vous qui, l'œil au but où notre âme se fie,
Sentez la poésie et la philosophie
Comme deux anges purs vous échauffer le sein,
Imitez parmi nous l'homme du mont Cassin ;

Et malgré la tourmente et sa clameur sauvage,
Certains de cette paix, qui repose au rivage,
Entraînez avec vous ce vulgaire hébété,
Ainsi que l'on remorque un vaisseau démâté.
Car il faut dissiper la nuit noire et profonde
Qui cache à ses regards l'aspect d'un autre monde,
Afin que dans ce temps de grande obscurité
Il puisse sur vos pas chercher la vérité.

*

## 04

IV.

À M. Ingres.

Maître au savant pinceau, toi dont la pureté
Dans l'odalisque nue as peint la chasteté,
Et qui, rendant les traits d'une tête que j'aime,
As semblé défier la nature elle-même,
Tant ce front vénérable et plein de majesté
Du grand crayon d'Urbin a la naïveté !
Combien de fois j'ai vu surgir en ma pensée
Ton Iliade armée et sa sœur l'Odyssée,
Belles filles de Grèce, à l'œil calme et serein,
Assises aux genoux de leur père divin !
Apelle, Alighieri, Virgile, cour sublime !
Demi-dieux du passé que ta palette anime,
Convives du nectar au splendide festin,

D’un air religieux se tenant par la main !
Tandis que, comme un roi qui règne sur sa ville,
Présidant de son trône à l’auguste concile,
L’aveugle, couronné d’un laurier radieux,
Est le centre éclatant où tendent tous les yeux ;
Et pourtant l’on m’a dit qu’au printemps de ta vie,
Sous le soleil romain, doutant de ton génie,

Tu vis les hommes froids dédaigner tes tableaux,
Et tu voulus alors jeter là tes pinceaux,
Disant avec douleur, et pourtant sans murmure :
Je me suis donc trompé ! Je laisse la peinture !…
Tu ne t’es pas trompé, non, fils de Raphaël,
Si l’artiste divin doit réfléchir le ciel,
Si l’art fut toujours saint, et si son bras sévère
A toujours de son temple écarté le vulgaire ;
Tu ne t’es pas trompé, car, dès les temps anciens,
La foule a ses plaisirs, et l’artiste les siens.
Tout ce qui dans ses flancs porte un cœur de poète,
Et qui reçut d’en haut la mission secrète,
Sur tes chefs-d’œuvre purs, inspirés par les cieux,
Attache avec respect et son âme et ses yeux ;
Et te nomme le maître à l’art franc et sincère,
Le peintre de Virgile et le peintre d’Homère.

*

## 05

V.

À M. L. Boulanger.

Lorsque Paul Véronèse autrefois dessina
Les hommes basanés des noces de Cana,
Il ne s'informa pas, au pays de Judée,
Si par l'or ou l'argent leur robe était brodée ;
De quelle forme étaient les divins instrumens
Qui vibraient sous leurs doigts en ces joyeux momens ;
Mais le Vénitien, en sa mâle peinture,
Fit des hommes vivans comme en fait la nature.
Sur son musicien on a beau déclamer,
Je ne puis, pour ma part, m'empêcher de l'aimer ;
Qu'il tienne une viole ou qu'il porte une lyre,
Sa main étant de chair, je me tais et j'admire.

*

## 06

VI.

À M. François Dubois.

Le bel ange venait de l'horizon lointain,
Tremblotant comme fait l'étoile du matin ;
Et frappant l'air du soir avec sa plume verte,
Approchait, approchait de la fenêtre ouverte.
Dans la petite chambre, en silence arrivé,
Il salua Marie en lui disant : Ave !
Et cependant la vierge, en son saint oratoire,

Demeurant humble et calme au sein de tant de gloire,
Répondit au salut d'un ton plein de douceur :
Vous voyez devant vous l'esclave du Seigneur.

*

## 07

VII.

À M. Auguste Barbier.

Lorsque la nuit de Pâque illumine Saint-Pierre,
Le peuple vient s'asseoir sur les marches de pierre,
Et, la veste au bras gauche, il joue à la mora
En attendant l'instant où tout s'embrasera.
Or, dans la basilique une cloche résonne ;
Et sans que sur le faîte on découvre personne,
De larges pots à feu sous leur vive splendeur
Effacent tout-à-coup les verres de couleur,
Et si l'on m'a dit vrai, ce changement étrange,
Ainsi que la coupole, est du grand Michel-Ange.
Mais un coup de canon interrompt tout cela,
Et nous dit qu'il est temps d'aller à Ripetta.
Bientôt, en haut des cieux, la belle girandole
Sur ses ailes de flamme, en frémissant, s'envole ;
Et la bombe, partant du brûlant monument,
À l'égal du tonnerre éclate au firmament.
Cependant, chaque fois que s'abat la fumée,
Suspendu dans les airs, sous la nue enflammée

On aperçoit toujours le céleste gardien
Qui tient l'ardente épée au tombeau d'Adrien.
Ainsi, l'âme, au milieu des plaisirs de la terre,
Retrouve bien souvent le calme et le mystère ;
Et quand les feux d'été commencent à passer,
Revient, plus reposée, à quelque saint penser.

## 08

VIII.

À M. Brizeux.

Nous étions réunis près du café Greco,
Quand nous fûmes frappés par un lugubre écho ;
Les capucins, pieds nus, sur une double file
S'avançaient en chantant du centre de la ville,
Et gagnaient lentement la Via Condotti.
C'était l'enterrement de Rosa Minotti
Que des pénitens noirs la longue confrérie
Accompagnait, suivant l'usage d'Italie.
Quatre hommes la portaient, visage découvert,
Entre ses bras croisés tenant un rameau vert ;
Et sur son pâle front, une blanche couronne
Semblait par sa pâleur tenir à sa personne.
Or, près de moi, celui qui fit les Moissonneurs,
Quand le cercueil passa, répandit quelques fleurs
Sur cette pauvre enfant à la terre ravie,
Belle aux bras de la mort, comme au sein de la vie.
De sa chaleur de peintre exaltant sa beauté,

Il la suivit long-temps d'un regard attristé.
Et nous devions, je crois, à la Philharmonique
Entendre ce jour-là quelque folle musique.
Nous changeâmes d'avis ; émus par tout cela,
Nous allâmes ensemble à l'Aqua Paola.
Après avoir parlé de cette jeune femme
Dont l'aspect ne pouvait s'effacer de notre âme,
Rêvant de l'autre vie et de l'éternité,
Nous revînmes muets, le soir, dans la cité,
Suivis du tintement d'une cloche lointaine
Et de la grande voix de l'antique fontaine.

## 09

IX.

LA RÉSURRECTION,

HYMNE IMITÉ DE MANZONI.

Il est ressuscité ! le linceul et la terre
Ne couvrent plus son front ! ineffable mystère !
Du sépulcre désert le marbre est soulevé !
Il est ressuscité ! comme un guerrier fidèle
Que le bruit du clairon à son poste rappelle,
Peuples ! le Seigneur s'est levé !
Ainsi qu'un pélerin à moitié du voyage,
Sous l'abri d'un palmier couché durant l'orage,
Se lève, et, le cœur plein de ses célestes vœux,
Secoue en s'éveillant une feuille séchée

Qui, pendant son sommeil, de l'arbre détachée,
S'était mêlée à ses cheveux ;
Ainsi le mort divin, à l'aube renaissante,
A jeté loin de lui cette pierre impuissante,
Sacrilége gardien de son cadavre-roi ;
Quand son âme, du fond de la sombre vallée

Au corps qui l'attendait tout-à-coup rappelée,
A dit : Me voilà ! lève-toi !
Ô pères d'Israël ! quelle voix bienheureuse
Vous a fait agiter votre tête poudreuse ?
C'est lui, l'Emmanuel, le Christ libérateur !
Il a vaincu l'enfer frémissant sous son glaive ;
Ô vous qui l'attendiez ! oui, votre exil s'achève ;
C'est lui! c'est lui, le rédempteur!
Quel mortel avant lui, dans le séjour suprême,
Vivant aurait pu voir ce brûlant diadème
Que l'œil des chérubins n'ose jamais braver?
Patriarches, c'est lui qui, dans le noir abîme,
Des coupables humains volontaire victime,
Est descendu pour vous sauver !
Aux prophètes anciens il voulut apparaître,
Quand ces hommes disaient les jours qui doivent naître,
Comme un père à ses fils raconte le passé ;
Tel qu'un soleil brillant dans les déserts du vide,
Il se montrait d'avance à leur regard avide,
Le Christ par Dieu même annoncé!
Quand le juste Isaïe, aux ardentes paroles,
Proclamait sous les fouets, en face des idoles,
Celui qui pour le monde un jour devait venir !
Quand Daniel, confident des sombres destinées,

Roulait dans son esprit les futures années,
Se souvenant de l'avenir !
Or, c'était le matin ; Salome et Madeleine,
Tout bas s'entretenant du sujet de leur peine,

Pleuraient amèrement l'homme crucifié :
Voilà que du saint temple a chancelé le faîte ;
Les bourreaux ont pâli, croyant voir sur leur tête
Le Dieu qu'ils ont sacrifié !
Un jeune homme étranger, appuyé sur sa lance,
Au pied du monument est debout en silence ;
Ses vêtemens sont blancs, son visage est de feu ;
Celui que vous cherchez, ô femme désolée,
Dit-il avec douceur, il est en Galilée,
Allez, il n'est plus en ce lieu !
Chantons ! qu'à la douleur succède enfin la joie ;
Que l'or accoutumé, que la pourpre et la soie
Resplendissent encor sur l'autel attristé !
Que le prêtre, vêtu de la robe de neige,
À l'éclat des flambeaux, dans un pieux cortège,
Annonce le ressuscité !

*



## X.

### À Madame L. de W...

Ah ! c'était, Dieu du ciel ! une bien pauvre mère ;
Elle tordait ses bras, et se roulait par terre,
Près de sa fille morte à l'Aria-Cattiva.
Quand l'homme au masque noir devant elle arriva,
Elle prit dans ses bras la jeune trépassée,
Et courant par la chambre ainsi qu'une insensée,
Avec le blanc linceul et le rameau bénit,
Comme on cache un trésor, la cacha sous son lit,
Et devant accroupie, hurlant comme une chienne,
Semblait lui dire ainsi : Tu n'auras pas la mienne !
Elle poussa des cris pendant un jour entier,
Et de sa grande voix ébranla le quartier.
Je n'aurais jamais cru que la poitrine humaine
Fournît aux hurlemens une si longue haleine.
La nouvelle en courut dans toute la cité,
Et le bourg de Saint-Pierre en fut épouvanté.
Et les pénitens noirs sur la lugubre voie
Passaient et repassaient, en attendant leur proie ;
Car nul n'osait entrer dans la maison de deuil,
Dont ce gardien fidèle interdisait le seuil.

Le lendemain pourtant, les hurlemens cessèrent,
Et les quatre porteurs, avec le peuple entrèrent.
La pauvre mère, hélas ! de même qu'Ugolin,
Sur le corps de sa fille était morte à la fin.
Et les cheveux épars, avec sa main glacée,
Sur son cœur froid aussi la tenait embrassée,
Et la couvrait, ainsi que le saule pleureur
Couvre de ses rameaux une petite fleur.
On pouvait approcher. Alors fut accomplie
La loi touchant les morts au pays d'Italie.

*

**11**

XI.

Pellico, Manzoni, N..., nobles âmes,
Qui brûlez tout le jour des plus divines flammes,
Ah ! grands Italiens, tendez-moi donc la main,
Car en votre pays j'ai fait tant de chemin,
Qu'arrivé sans haleine au bout de la carrière,
Je suis comme l'aveugle assis sur une pierre ;
Toi surtout, Pellico, le plus jeune des trois,
Qui te courbas pourtant sous la plus lourde croix ;
Je lisais hier soir dans ton livre sincère
Le temps qui précéda ton atroce misère,
Comment à Saluzio, dans ton jeune printems,
Tu fus chéri jadis par tes bons vieux parens,
Et venu dans Milan de ta ville natale
Tu visitais le soir la porte Orientale
Avec Monti, de Brème et le comte Porro,
Encore insouciant du carcere duro,
Comme l'agneau qui joue et va par la prairie
Sans prévoir le couteau qui lui prendra sa vie ;
Puis ton triste voyage aux pays allemands.
Où tu trouvas pourtant, Silvio, des cœurs aimans.
Hélas ! j'eus, comme toi, ma porte Orientale
Avant d'être frappé de la verge fatale.
Un riant avenir alors m'était promis,

Et je me promenais avec mes chers amis,
Avec Léon, chez qui de la terre étrangère
Deux fois je vins trouver l'âme et les soins d'un frère,
Comme au tomber du jour le fidèle ramier
De tous les points du ciel revient au colombier.

Quand quelque chose encor me ravit et m'enivre,
Je l'apporte à Léon ; je lui porte ton livre ;
Si par hasard sans lui je me plais quelque part,
J'en suis fâché ; je crois que je vole sa part.
Depuis quatre ans, vois-tu, son influence arrête
La mort qui tout le jour vole autour de ma tête,
Et mieux que tous les soins du grave médecin,
L'empêche d'approcher et d'entrer dans mon sein.
Quand je suis loin de lui, je retombe en démence,
Hélas ! et ne suis plus qu'une pierre qui pense,
Et je ne dirais pas, vois-tu, ce que j'écris ;
Car, avec mes amis, ou je chante ou je ris ;
Silvio, tu te connais en amitié divine,
Est-ce bien elle, dis, qui vit dans ma poitrine ?
Âme des anciens jours, illustre Italien,
Tu m'as dit tes amis, moi je te dis le mien !

*

**12**

XII.

SUR LE SPASIMO DI SICILIA

## DE RAPHAËL.

À Mademoiselle Gabrielle S…

Quand Jésus, l'âme au ciel et les yeux à la terre,
Sous une croix de bois gravissant le Calvaire,
Entendait à l'entour les mobiles Hébreux
Frapper leurs boucliers et murmurer entr'eux,
Du milieu de la foule il sentait chaque injure
Entr'ouvrir dans ses flancs une ardente blessure ;
Et bien qu'il fût le Christ, à son sort résigné,
Depuis les temps anciens à souffrir condamné,
Ainsi qu'un corps pesant tombant dans l'eau profonde,
L'injure entrait au cœur du rédempteur du monde :
C'est qu'il avait vêtu la pauvre humanité,
Qu'il en avait le sang et la débilité,
Et que moins beau serait son divin sacrifice,
S'il eût senti moins fort l'épine du supplice !

*Antoni Deschamps.*

# Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89tudes_sur_l%E2%80%99Italie%2C_suite. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.